



HAL
open science

La Stratégie au risque de la Technique. Entre Coutau-Bégarie et Ellul, quelques perspectives sur la possibilité d'une systémique décisionnelle " ouverte "

Olivier Zajec

► **To cite this version:**

Olivier Zajec. La Stratégie au risque de la Technique. Entre Coutau-Bégarie et Ellul, quelques perspectives sur la possibilité d'une systémique décisionnelle " ouverte ". Stratégique, 2016, N° 112 (2), pp.217. 10.3917/strat.112.0217 . hal-04114291

HAL Id: hal-04114291

<https://hal.science/hal-04114291v1>

Submitted on 5 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La Stratégie au risque de la Technique. Entre Coutau-Bégarie et Ellul, quelques perspectives sur la possibilité d'une systémique décisionnelle « ouverte »

Olivier Zajec

DANS **STRATÉGIQUE** 2016/2 (N° 112), PAGES 217 À 234
ÉDITIONS **INSTITUT DE STRATÉGIE COMPARÉE**

ISSN 0224-0424

DOI 10.3917/strat.112.0217

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-strategique-2016-2-page-217.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut de Stratégie Comparée.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*La Stratégie au risque de la Technique.
Entre Coutau-Bégarie et Ellul,
quelques perspectives sur la possibilité
d'une systémique décisionnelle « ouverte »*

Olivier ZAJEC

Selon le spécialiste d'épistémologie historique Georges Canguilhem (1904-1995), « *c'est un des traits de toute philosophie préoccupée du problème de la connaissance que l'attention qu'on y donne aux opérations du connaître entraîne la distraction à l'égard du sens du connaître.* »¹ Du point de vue stratégique, il n'est pas neutre qu'en 1996, ces mots figurent en exergue de *Stratégie théorique III*, un recueil d'articles de stratégie de Lucien Poirier traitant de sujets aussi divers que la nature du stratège militaire, les rapports entre stratégie intégrale et guerre limitée, ou la dissuasion nucléaire des puissances moyennes.² Tout au long de ces textes abordant en apparence des sujets strictement *militaires*, court en effet le même fil rouge intellectuel, ou devrait-on dire la même obsession : celle d'établir, selon les termes de Poirier lui-même « (...) *pourquoi et en quoi le savoir praxéologique et sa variété stratégique se différencient, et dans quelle mesure, de la connaissance scientifique, modèle de toute connaissance positive et rationnelle.* »³ Le lien philosophique avec le questionnement implicite de Canguilhem est clairement suggéré : à force de s'intéresser à la *manière*, à la technique de production de la connaissance, ne risque-t-on pas de négliger le *sens* de cette production ? À partir de quel moment ce qui devrait demeurer dialectique dans cette

¹ Georges Canguilhem, « La pensée et le vivant », dans *La Connaissance de la vie* [1952], Paris, J. Vrin, 1998.

² Lucien Poirier, « Avant-propos », dans L. Poirier, *Stratégie théorique III*, Paris, ISC-Economica, 1996.

³ *Ibid.*, p. 7.

« *variété de savoir praxéologique* » qu'est la stratégie s'abîme-t-il dans la simple ingénierie ? Et de quel prix se paye cette réification ? Compte tenu du pont dialectique que la stratégie est censée incarner entre dessein politique et mise en œuvre militaire, ces questions emboîtées dépassent la théorie stratégique réflexive de Poirier lui-même, pour s'inscrire au cœur du chantier stratégique dans son ensemble. Fondamentalement, elles renvoient en effet au rapport entre Technique et Stratégie, qui inspire une part non négligeable de la production théorique actuelle, au travers de déclinaisons variées qui n'ont cessé de se multiplier et de se répondre depuis la publication décisive que représenta en 1970 *The Strategy of Technology* de Possony et Pournelle.⁴

Le propos de ce court article est précisément de revenir sur l'un des commentaires critiques de ce rapport, celui qu'a proposé Hervé Coutau-Bégarie (1956-2012) à partir de sa lecture de Jacques Ellul (1912-1994). Il ne s'agit pas ici d'une analyse d'ensemble mais, plus simplement, et en accompagnement des développements du comité « Penser autrement » de l'École de Guerre accueillis dans ce numéro de *Stratégique*, d'une illustration de la convergence qui peut s'établir entre philosophie, sociologie et stratégie, via la médiatisation occasionnée par l'exploration du thème technicien. Parmi les stratégestes français contemporains, Coutau-Bégarie est en effet l'un de ceux qui se sont montrés les plus intéressés par la question de la technique. Moins métaphysicien que Poirier dans son écriture, il n'en est pas moins marqué et structuré par une large culture théologique et philosophique. Mais chez lui, dès lors qu'il est question de stratégie, les sinuosités spéculatives du questionnement ontologique n'affectent jamais la ligne claire de la rationalité politique. Clausewitzien orthodoxe, il ne cesse de rappeler dans son œuvre que le *sens* doit gouverner les *voies-et-moyens* de la stratégie. Pour autant, et sous cet angle spécifique, Clausewitz est loin de constituer sa référence unique, et c'est bien, nous le suggérerons du moins, la lecture d'Ellul qui fonde en grande partie l'une des bases du regard critique bégarien sur les rapports gouvernant le couple Technique-Stratégie. En l'occurrence, il faut ici renvoyer à sa lecture de la *Société technicienne* (1977) mais surtout de *La Technique ou l'enjeu du siècle*, ensemble de réflexions théoriques d'Ellul refusé par

⁴ Stefan Possony et J. E. Pournelle, *The Strategy of Technology : Winning the Decisive War*, University Press, 1970. La bibliographie de ce domaine est beaucoup trop abondante pour être seulement approchée ici. On se référera, dans le présent numéro de *Stratégique*, à la claire mise au point du CEN Christophe Junqua. Également, parmi une infinité de références : Victor Davis Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990 ; Edward N. Luttwak, *Le Grand livre de la stratégie : de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2002 ; Joseph Henrotin, *La Technologie militaire en question : le cas américain*, Paris, ISC-Economica, 2008 ; CV Jacques Fayard, « Stratégie des moyens : pour un retour aux grands principes stratégiques », dans Général Benoît Durieux, *La Guerre par ceux qui la font : Stratégie et incertitude au XXI^e siècle*, Paris, Le Rocher, 2016.

deux éditeurs, finalement publié dans une collection universitaire à faible tirage, très vite épuisé, réédité aux États-Unis où il devient un succès mais indisponible en France, jusqu'à ce que Coutau-Bégarie lui-même prenne en 1990 l'initiative d'en republier une version revue et complétée dans la collection « Classiques des sciences sociales » qu'il dirige alors aux éditions Economica.⁵ Ce dialogue intellectuel indirect entre deux esprits assez différents est très important à rappeler, car il est généralement peu connu. Évacuons immédiatement la question de la compatibilité des mondes mentaux : d'aucuns pourraient éventuellement s'étonner du cas que faisait Coutau-Bégarie, catholique de droite engagé, de la pensée d'Ellul, protestant non moins engagé, plutôt à gauche. On se limitera ici à noter que ce type de jugement trahit généralement une vision tristement sectaire et assez courte de la vie intellectuelle, qui n'était pas celle de l'auteur du *Traité de Stratégie*. Hervé Coutau-Bégarie, de fait, plaçait résolument Ellul parmi ses maîtres (aux côtés de Jean-Louis Martres et de Georges Dumézil⁶), allant jusqu'à proclamer que la lecture de son œuvre, au temps de ses études à l'université de Bordeaux, avait été l'un des « révélateurs de sens » les plus structurants de son parcours.⁷ Des deux aspects de la pensée ellulienne qui retinrent l'attention de son élève (l'étude de la propagande⁸ et celle de la technique), c'est cette dernière qu'il va surtout transposer à son raisonnement sur la guerre. Pour l'illustrer, nous rappellerons dans un premier temps la manière dont Coutau-Bégarie met en perspective le problème de la technique et de la guerre, principalement dans son *Traité de stratégie*. Nous relierons ensuite cette interprétation à sa lecture d'Ellul, pour en souligner la logique, mais aussi les paradoxes.

LA TECHNIQUE COMME DONNÉE NATURELLE DE LA LOGIQUE STRATÉGIQUE

Spécialiste de stratégie navale, Coutau-Bégarie est pénétré de l'idée que la variable technique est inséparable de la stratégie. Nulle technophobie de principe chez lui. S'il note que la portée stratégique des innovations techniques n'est, dans un premier temps, « *le plus souvent comprise que par quelques visionnaires* »⁹, il constate plus fondamentalement, à l'instar d'autres auteurs, que la stratégie à l'époque moderne est devenue un système à information croissante, et que le XX^e

⁵ Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1990.

⁶ Il faudrait également citer Jean-Louis Seurin, l'auteur de *l'Analyse des systèmes politiques*.

⁷ Entretien avec Hervé Coutau-Bégarie, juin 2010.

⁸ Jacques Ellul, *Histoire de la propagande*, Paris, Puf, 1967.

⁹ Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie* [1999], Paris, ISC-Economica, 2006, p. 340.

siècle l'a rendue multidimensionnelle.¹⁰ Cette complexification de l'art stratégique, entamée à partir du XVIII^e siècle via l'augmentation des effectifs combattants, finit par reposer principalement, à partir de la première guerre mondiale, sur l'irruption massive de matériels de plus en plus sophistiqués, qui permettent – au moins au niveau tactique – un rendement démultiplié des options stratégiques que sont le choc, la manœuvre et le feu. Il n'y a pas dans le *Traité de stratégie* de dénonciation du « *machinisme militaire* ». L'historien qu'est aussi Coutau-Bégarie ne méconnaît pas que l'importance en soi des « *machines* » dans le fait social total guerrier est naturelle, et en réalité antérieure au XX^e siècle. C'est ce que montre entre autres, intégrée au *Traité*, une citation de Michael Howard sur le poids de la logistique et de la technique dans le résultat final de la guerre de Sécession : « *Il ne fallait pas, écrit l'historien anglais, chercher les maîtres de la stratégie opérationnelle dans les armées victorieuses du Nord, mais chez les chefs du Sud. Lee et Jackson manièrent leurs forces avec une flexibilité et une imagination dignes d'un Napoléon ou d'un Frédéric, et pourtant ils perdirent... Fondamentalement, la victoire du Nord est le résultat, non des talents opérationnels de ses généraux, mais de sa capacité à transformer sa force humaine et industrielle supérieure à celle du Sud en armées que des chefs comme Grant furent capables (...) de déployer si puissamment que la dextérité opérationnelle de leurs adversaires en fut rendue presque inutile.* »¹¹ En citant Howard, mais aussi Krepinevitch¹², Colson¹³ ou Parker¹⁴, Coutau-Bégarie rappelle que la technique militaire a une histoire et une sociologie, consubstantielles à la nature même de la stratégie envisagée en tant qu'art : aiguillonnée par la nécessité de la victoire, celle-ci recherche avec passion les meilleurs outils pour emporter la décision sur le terrain. Pour cela, elle aspire à doter les hommes qu'elle utilise du meilleur armement que puisse acquérir la nation dont ils défendent les intérêts. Sous cet angle-là, il existe un continuum fonctionnel entre les réformes de l'armée romaine entreprises par Marius au I^{er} siècle av. J.-C., et le *Materialschlacht* des première et deuxième guerres mondiales.¹⁵ Il convient donc de relativiser la distorsion entre une stratégie « *classique* », centrée sur l'humain, et une stratégie « *moderne* » déshumanisée, pour prendre en compte la manifestation intemporelle d'une quête d'efficacité permanente et universelle, propre à toute stratégie opérationnelle.

¹⁰ *Ibid.*, p. 338.

¹¹ *Ibid.*, p. 401.

¹² *Ibid.*, p. 338.

¹³ *Ibid.*, p. 410.

¹⁴ *Ibid.*, p. 338.

¹⁵ Voir Christian Meierhofer et Jens Wörner, *Materialschlachten : Der Erste Weltkrieg und seine Darstellungsressourcen in Literatur, Publizistik und populären Medien 1899–1929*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015.

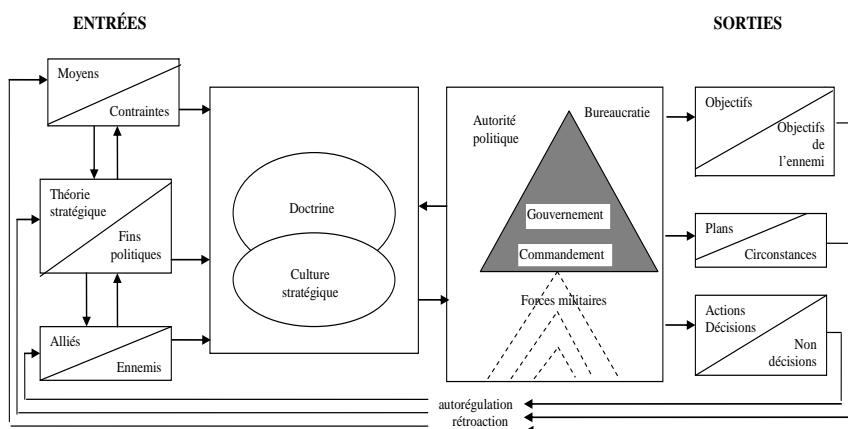
Cette notion d'efficacité que la stratégie demande à une technique de plus en plus complexe, Coutau-Bégarie la met en rapport avec la notion de *système*, à laquelle il consacre l'intégralité du chapitre VII du premier livre du *Traité*. La section IV de ce chapitre, et singulièrement sa première sous-section, consacrée à la théorie du système stratégique¹⁶, s'avère particulièrement utile à commenter pour comprendre l'approche paradoxale de la technique que manifeste le *Traité*. Selon le réflexe multidisciplinaire qui le caractérise, Coutau-Bégarie commence par élargir le point de vue de son lecteur en convoquant des concepts empruntés à d'autres champs que l'art militaire. Pour appréhender la notion de système, il cite ainsi David Easton, politiste américain responsable de l'application de la théorie systémique à l'analyse des liens entre pouvoir et décision politique dans les démocraties modernes.¹⁷ À partir de cette matrice, il évoque les applications qui ont pu être faites de cette logique systémique dans le domaine des Relations internationales et des études de sécurité, en se référant à Morton Kaplan et Karl Deutsch. Entrée en matière pluridisciplinaire qui lui permet enfin, passant des *Security studies* aux études stratégiques, de poser que « *l'intérêt principal de l'analyse systémique est l'insistance sur la globalité et sur les relations constantes entre les éléments qui composent le système. Une telle approche, note-t-il, est particulièrement adaptée pour les structures complexes qui ne se réduisent pas à une seule catégorie d'éléments et de phénomènes.* » Et la stratégie, enchaîne-t-il immédiatement, « (...) connaît précisément, à l'époque contemporaine, une évolution vers une complexité croissante qui la différencie de plus en plus de tous les modèles stratégiques qui ont pu exister dans le passé. »¹⁸ Il y a donc bien, selon lui, compatibilité entre la théorie générale des systèmes et la stratégie. Compatibilité dont il propose une illustration dans le *Traité*, en élaborant une « *système stratégique* » sous la forme d'un schéma où l'on retrouve, très visiblement transposée, la logique des boucles de rétroaction décisionnelle de David Easton¹⁹ :

¹⁶ *Traité de stratégie*, p. 504 sq.

¹⁷ David Easton, *The Political System. An Inquiry into the State of Political Science*, New York, Alfred A. Knopf, 1953. Du même : *A Systems Analysis of Political Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1979.

¹⁸ *Traité de stratégie*, p. 506.

¹⁹ *Ibid.*, p. 512. Coutau-Bégarie n'est pas le seul à souligner, malgré les critiques qui furent adressées à Easton, la compatibilité entre la systémique de ce dernier et la notion de conflit. C'est le cas – entre autres – de Michel Dobry, « L'illusion étiologique dans l'analyse « systémique » de David Easton », dans *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Science-Po, 2009, p. 325-329.



H. Coutau-Bégarie, « Le fonctionnement du système stratégique. Cadre d'analyse de la production de décision », *Traité de stratégie*, 2006, p. 512.

Il est néanmoins possible de considérer que, sur le plan de la théorie stratégique, le croisement qu'opère le chapitre VII du *Traité* entre systémique et stratégie pose un problème de nature ontologique. La « mise en système » des variables conflictuelles ne contredit-elle pas, en effet, le lien permanent avec le Politique qui est au cœur de la leçon de Clausewitz ? Coutau-Bégarie est indubitablement un clausewitzien : s'il traite avec toute la neutralité possible les deux figures de Clausewitz et Jomini dans le *Traité*²⁰, une lecture attentive de l'ouvrage ne laisse aucun doute sur son adhésion admirative aux grandes leçons du premier. Or, *Vom Kriege*, sans écarter la notion de modélisation du conflit (opposée à celle, plus rationaliste et technicienne, d'une recherche de prétendues « lois » de la guerre), est tout entier traversé par la notion de dialectique et d'incertitude, laquelle oppose la « guerre réelle », marquée par les « effets de changement » de la *Wechselwirkung*, à la guerre « sur le papier »²¹, qui cherche à rationaliser, planifier et anticiper la friction. Comment donc réconcilier cette dialectique aléatoire du phénomène guerrier, théorisée par Clausewitz, avec la notion de « systémique » appliquée à la stratégie ? On notera par exemple que Dietrich von Bülow, qui avait précisément réservé à son ouvrage principal, paru en 1799, le titre éloquent de *Geist des neuern Kriessystems*

²⁰ « Clausewitz et Jomini », dans *Traité de stratégie*, *op. cit.*, p. 210.

²¹ Cf. Olivier Zajec, « *Wechselwirkung* et sortie de conflit. Une approche comparée de la notion d'interaction chez Carl von Clausewitz et Georg Simmel. », *Res Militaris*, vol. 4, n° 2, hiver-printemps 2015.

(« L'esprit du nouveau système de guerre »)²², est l'un des « *techniciens* » de la stratégie les plus cruellement critiqués et remis en cause par Clausewitz... en raison de son systématisme, précisément.

La résolution de cette apparente contradiction se trouve sans doute dans l'interprétation toute particulière que fait Coutau-Bégarie de la théorie générale des systèmes. On peut ici poser l'hypothèse que la préparation de ses cours de théorie des relations internationales, dispensés au cours des années 2000-2010, lui a permis d'approfondir les travaux de Easton, en le convainquant que la notion de *systémique* de la décision n'entraînait pas forcément le *systématisme* décisionnel. En examinant le résumé (non publié au moment où nous écrivons) de son cours de relations internationales, dispensé en 2010-2011 à l'ICES, on observe que selon Coutau-Bégarie, la théorie générale des systèmes chercherait « *le dépassement de la controverse entre vitalisme et mécanisme.* »²³ Cette vision synthétique, transposée au *Traité*, justifie pleinement selon lui l'utilisation de la systémique pour « *rendre compte de la complexité extrême de la stratégie à l'époque contemporaine.* »²⁴ Il tient cependant – et de manière très significative – à préciser que « *rendre compte de la complexité* » n'implique nullement, pour lui, de passer par pertes et profits le vitalisme qu'incarnent la friction, l'aléas et la *Wechselwirkung* : « *La théorie générale des systèmes, écrit-il en pesant ses mots, peut permettre l'élaboration de modèles stratégiques rendant compte de l'interpénétration des stratégies à l'époque contemporaine, tant sur un plan spatial que sur un plan fonctionnel, en montrant comment les acteurs conservent, malgré tout, une marge de manœuvre dont ils peuvent user (...). Une telle démarche n'aboutit nullement, au contraire de ce qu'on a parfois soutenu, à un déterminisme systémique qui aboutirait à la négation de toute démarche stratégique, laquelle reste largement fondée sur l'initiative de l'acteur agissant. Loin de s'exclure, la démarche systémique et la démarche stratégique se complètent.* »²⁵ Notons qu'il y a, dans cette présentation, comme une réfutation en creux des critiques qui furent adressées à la sociologie systémique (dite aussi structuro-fonctionnelle) de Talcott Parsons, un auteur très peu cité dans le *Traité*, mais que Coutau-Bégarie rapproche d'Easton dans la section de son cours de relations internationales de l'ICES consacré à la systémique.²⁶

²² Adam Heinrich Dietrich von Bülow, *Geist des neuern Kriegssystems hergeleitet aus dem Grundsatz einer Basis des Operationen auch für Laien in der Kriegskunst fasslich vorgetragen von einem ehemalige Preussischen Offizier*, Hamburg, Benjamin Gottlob Hofman, 1799. C'est nous qui soulignons.

²³ Hervé Coutau-Bégarie, « Cours de théorie des relations internationales 2010-2011 », Institut catholique d'études supérieures, non publié, p. 102.

²⁴ *Traité de stratégie*, p. 505.

²⁵ *Ibid.*, p. 506.

²⁶ Hervé Coutau-Bégarie, « Cours de théorie des relations internationales 2010-2011 », *op. cit.*, p. 102.

L'apport assez globalement positif dont Coutau-Bégarie crédite la systémique (dans le cadre d'une meilleure compréhension de la stratégie contemporaine) explique une autre observation du *Traité*, celle où l'auteur regrette que, « *curieusement*, [la théorie générale des systèmes] *n'a guère suscité de prolongements vers la théorie stratégique, où les seules tentatives sérieuses de transposition semblent être celles d'un officier de marine argentin et, plus récemment, du colonel Warden, qui a conçu l'offensive aérienne contre l'Irak en 1991.* »²⁷ L'étonnement perceptible dans cette formule est tout à fait sincère. Il reflète en partie la volonté constante, de la part de Coutau-Bégarie, de donner à la stratégie en tant que discipline l'assise épistémologique qui lui fait encore défaut parmi les sciences sociales. Dans cette optique, la systémique semble bien représenter pour lui l'une des voies heuristiques exploratoires qui permettraient de consolider une telle assise, sans trahir pour autant l'essence interactionnelle de la dialectique stratégique. Dans ce cadre, le schéma « *eastonien* » qu'il présente au chapitre VII du *Traité* est sans doute offert comme une esquisse imparfaite de ce qu'il est possible d'approfondir dans cette direction.

Quoi qu'il en soit de ce qui vient d'être observé, il nous semble pourtant que la manière dont l'applicabilité de la théorie générale des systèmes à la stratégie est présentée par Coutau-Bégarie dans son *Traité* ressemble beaucoup à une « *voie étroite* », non exempte de contradictions potentielles (dont l'auteur, extrêmement lucide, avant selon nous parfaitement conscience). Ceci nous mène à postuler l'existence chez lui d'une défense ou, pour mieux le dire, d'une *réticence* intellectuelle latente quant à ses propres développements sur le sujet. Réticence qui se laisse deviner sous la forme de précautions rhétoriques²⁸ qui révèlent, non pas seulement une prudence axiologique, mais, plus fondamentalement, la conscience d'un équilibre instable tendant à l'incompatibilité radicale, entre d'une part la logique technicienne sous-tendant la systémique et, d'autre part, la nature même de la dialectique stratégique. Il s'agit là d'une dimension ésotérique de l'interprétation bégarienne, perceptible sous les développements exotériques plutôt neutres que le *Traité* consacre à la variable technique en stratégie. Ces doutes sont l'une des traces qui nous mène, par des chemins détournés, aux sources elluliennes de son inspiration.

²⁷ *Traité de stratégie*, p. 504.

²⁸ « *Beaucoup de critiques, d'inspiration idéologique, en ont profité pour accuser les théoriciens systémiques d'évacuer le conflit (...)* » (*Traité*, p. 505) ; « *Une telle démarche n'aboutit nullement, au contraire de ce qu'on a parfois soutenu, à un déterminisme systémique (...)* » (*Traité*, p. 506).

LA TECHNIQUE COMME DISTORSION DE LA LOGIQUE STRATÉGIQUE

Au-delà des aspects socio-historiques du fait technique, décrits comme consubstantiels à la logique stratégique, et que nous venons de rappeler, Coutau-Bégarie ne manque jamais de noter en contrepoint, et ce tout au long de son *Traité*, que la technique dépend aussi d'une philosophie, voire d'une *idéologie*. Sans revenir au débat stratégique passionné qui, dans la foulée des travaux de Michael Roberts, a opposé de nombreux chercheurs à propos du concept de « Révolution militaire »²⁹ (Quelle est la nature de ces « révolutions » ? Qu'ont-elle modifié de la nature de la guerre entre le XV^e et le XIX^e siècle ?), il est indubitable, pour l'auteur du *Traité de stratégie*, que l'importance prise par le facteur technique tend irrésistiblement à une *altération* des contours de la stratégie au cours du XX^e siècle, qui va jusqu'à remettre en question la pertinence même du concept. Un stratéguiste comme Coutau-Bégarie rejoint ici les observations d'un stratéguiste comme Beaufre : après la Grande Guerre, note ce dernier, « (...) *la stratégie apparaît comme une science périmée, une façon d'envisager la guerre qui ne cadre pas avec l'évolution, laquelle paraît donner la préséance au matériel sur les concepts, aux potentiels sur la manœuvre, à l'industrie et à la science sur la philosophie. Cette attitude d'apparence réaliste conduit à considérer les « stratèges » comme des attardés prétentieux et à concentrer les efforts sur la tactique et le matériel, au moment précis où la rapidité de l'évolution eût requis une vision d'ensemble particulièrement élevée et pénétrante que seule la stratégie pouvait procurer.* »³⁰ Beaufre note également, et le point est crucial, que les stratèges américains, après la deuxième guerre mondiale, « se lancent à corps perdu dans la solution d'une cascade de problèmes techniques d'inspiration tactique », et que les Européens se contenteront dès lors, après « quelques lectures distraites », d'adopter « le vocabulaire et le matériel américains » au nom de « la suprématie du matériel sur les idées. »

Ces remarques datent de 1963. L'intéressant que le mouvement ne cesse ensuite de s'amplifier : l'échec vietnamien, bien loin de stimuler une réflexion sur l'impuissance de la domination techno-guerrière à produire des résultats politiques, génère chez les militaires américains une conclusion contraire, selon ce que l'on pourrait appeler le complexe de Westmoreland, du nom du commandant en chef le plus emblé-

²⁹ Michael Roberts, « The Military Revolution, 1560-1660 », dans *Essays on Swedish History*, Weidenfeld and Nicholson, London, 1967, p. 195-225. Voir l'une des réfutations de ce concept : Geoffrey Parker, « The « Military Revolution » 1560-1660 : a Myth ? », *The Journal of Modern History*, vol. 48, n° 2, juin 1976, p. 195-214.

³⁰ G^{al} André Beaufre, *Introduction à la stratégie* [1963], Paris, Economica, 1985, p. 14.

matique des forces américaines déployées au Vietnam. Vers la fin de la guerre, persuadé que l'issue du conflit a été déterminée moins par les déficiences des militaires que par la pusillanimité des politiques à laisser les premiers déployer toute leur puissance technique, celui-ci témoigne devant le Congrès de la manière suivante : « *Sur le champ de bataille du futur, les forces ennemies seront localisées, traquées et ciblées presque instantanément par l'utilisation de liaisons de transmission, l'évaluation de l'espionnage assisté par ordinateur et le contrôle automatisé des tirs... J'ai confiance en ce que le peuple américain attende que ce pays retire tout l'avantage de ces technologies – reçoive et applaudisse les développements qui remplaceront partout où ce sera possible l'homme par la machine.* »³¹

Cet état d'esprit, exprimé en termes prophétiques (le contrôle automatisé des tirs, le ciblage en temps réel sont aujourd'hui des réalités), annonce la Révolution dans les Affaires militaires (RAM), qui s'impose quinze ans plus tard. La critique de la RAM que propose Coutau-Bégarie dans le *Traité* est très vive, et d'autant plus insistante que le suivisme doctrinal européen vis-à-vis de la centrale conceptuelle américaine – suivisme diagnostiqué comme on l'a vu par Beaufre dès le début des années 1960 – aura pour conséquence que l'orientation techno-centrée du Pentagone déferlera sur les doctrines et concepts européens au cours des années 1990-2000 sans rencontrer beaucoup de résistance intellectuelle ou culturelle. Ce tournant technicien et réseau-centré dans les opérations conventionnelles se combine dès lors au poids de la dimension nucléaire pour renforcer chez les décideurs occidentaux une *inversion du rapport* entre la stratégie opérationnelle et la stratégie des moyens, prélude à une fragilisation du sens politique des interventions extérieures chez les alliés de la puissance américaine dominante. Ce phénomène, Coutau-Bégarie le met en exergue en en faisant le titre d'une des sous-sections de son *Traité de stratégie*, où se trouve en particulier traitée ce qu'il diagnostique à l'époque contemporaine comme « *la dévalorisation de la stratégie opérationnelle* ». Poursuivant dans la même direction, la section 279 du *Traité* se consacre logiquement à la critique de la RAM.

Et soudain, dans ces paragraphes qui suivent de près les développements plutôt positifs qu'il consacrait précédemment à la systémique, voici que la notion de système se voit remise en perspective par Coutau-Bégarie de manière clairement *négative* : « *L'exemple de la RAM, martèle-t-il, montre quelles peuvent être les implications pratiques d'un concept aussi abstrait que celui de système. Il rappelle la nécessité de concevoir la stratégie de manière globale et non à partir d'un paramètre unique, qu'il soit technique ou doctrinal. En même*

³¹ Voir Antoine Bousquet, *The Scientific Way of Warfare : Order and Chaos on the Battlefields of Modernity*, New York, Columbia University Press, 2009, p. 126.

temps, l'analyse du discours permet de déceler la charge idéologique de concepts qui se veulent purement techniques et qui se trouvent en fait mis au service d'un projet politique. L'enseignement de Clausewitz, conclut-il, reste plus que jamais d'actualité : la stratégie d'aujourd'hui, comme la guerre hier, est la continuation de la politique par d'autres moyens. »³²

Que faut-il conclure de ce changement de pied ? À l'évidence, qu'il existe une « mauvaise » systémique, dont l'idéologie sous-jacente menace la dialectique stratégique. Coutau-Bégarie est-il donc pris en flagrant délit de contradiction avec la transposition eastonienne qu'il assume dans les paragraphes précédents ? Pas totalement, au sens où il prend la précaution de préciser que le « système » contre lequel il met ici en garde a pour caractéristique d'être à la fois « abstrait » et « unique ». La dévotion techno-centrée propre à l'Occident l'a conduit à passer d'une technique envisagée en tant que *donnée matérielle* à une Technique instituée et systématisée en tant que *vue-du-monde* (au sens heidggerien d'un arraisonnement du vivant par le matériel). En d'autres termes, le « système » issu de cette transformation n'a plus pour objectif principal d'éclairer la complexité interactionnelle de la stratégie contemporaine : générant ses propres fins, il est peu à peu devenu auto-référentiel. Coutau-Bégarie, qui s'inscrit en faux contre cette évolution, souligne une spécificité propre à la seconde moitié du XX^e siècle, celle d'une technique de plus en plus *autonome*, menaçant de rogner sur une stratégie qui le serait de moins en moins.

C'est sans doute la dualité – inconfortable – de son approche systémique qui l'amène assez logiquement à inclure Ellul comme l'une des références de son *Traité*, de manière à équilibrer sa démonstration. Ce dernier, dans *La Technique ou l'enjeu du siècle*, diagnostiquait justement l'autonomisation de la technique comme le phénomène le plus structurant pour l'avenir de l'humanité : « Lorsque la technique entre dans tous les domaines et dans l'homme lui-même qui devient pour elle un objet, écrit-il, la technique cesse d'être elle-même l'objet pour l'homme, elle devient sa propre substance : elle n'est plus posée en face de l'homme, mais s'intègre en lui et progressivement l'absorbe. (...) Cette transformation que nous pouvons contempler aujourd'hui est le résultat de ce fait que la technique est devenue autonome. »³³ Coutau-Bégarie utilise cette médiatisation ellulienne pour consolider la distinction qu'il opère entre une « bonne » technique, servante de la stratégie, et la « mauvaise » Technique devenue autonome, dualité qui justifie la distinction tenue qu'il opère entre la « bonne » systémique et le « système abstrait » (ou « fermé ») qui en est l'envers négatif. Ceci explique – c'est du moins notre hypothèse – la raison profonde pour

³² *Traité de stratégie*, p. 522.

³³ Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, op. cit., p. 4.

laquelle la section 273 du *Traité de Stratégie*, qui complète les aperçus sur la théorie générale des systèmes, soit presque entièrement consacrée à l'énoncé des huit caractères du phénomène technique distingués par Ellul dans son *Système technicien*, paru en 1977, à savoir l'*autonomie*, l'*unité*, l'*universalité*, la *totalisation*, l'*auto-accroissement*, l'*automatisme*, la *progression causale* et l'*absence de finalité*, et enfin l'*accélération*.³⁴ Coutau-Bégarie, en énonçant ce résumé de la pensée ellulienne, va l'utiliser dialectiquement : traitant successivement ces huit caractères, il cite la courte définition qu'en donne Ellul, avant d'en commenter l'adéquation possible à l'objet stratégique. Nous nous contenterons d'évoquer ici, en raison des limites du présent article, ceux de ces caractères techniciens qui nous semblent les plus pertinents, compte tenu de la nature des transpositions stratégiques commentées qu'en fait Coutau-Bégarie :

- L'autonomie : « *Il y a là une constante de la stratégie : la recherche d'une rationalité dépendant le moins possible des finalités politiques. La stratégie se forge ses propres règles et cherche à fonctionner en système clos. Il s'agit là d'une déviation, dénoncée avec force par Clausewitz qui ramène constamment les moyens aux fins et donc la guerre au but politique. (...)* » ;
- La totalisation : « *Cette caractéristique est la manifestation matérielle du processus de complexification. La stratégie opérationnelle se voit complétée, sinon supplantée, par une stratégie des moyens qui fait appel aux procédés les plus divers afin de réduire la part d'incertitude inhérente au facteur humain.* » ;
- L'automatisme : « *[il] aboutit à un modèle scientifique (ou se voulant tel) de la stratégie, niveleur des cultures stratégiques.* »
- La progression causale et l'absence de finalité : « *À l'ère nucléaire, un arsenal se conçoit moins en fonction de l'adversaire prévisible ou des fins de la politique étrangère qu'en fonction des perspectives techniques ouvertes par la recherche.* »

On constate que cette comparaison dialoguée entre deux champs, celui de la technique et celui de la stratégie, aboutit à dénoncer les *déviation*s qu'elles peuvent *toutes deux* occasionner, dès lors qu'elles deviennent autoréférentielles. La sanction en est automatiquement la perte de la liberté d'action, prélude à l'effacement de l'homme, ainsi

³⁴ *Traité de stratégie*, p. 506-508.

que le précise Ellul : « Ainsi, chaque fois que la technique se heurte à l'obstacle naturel, elle tend à le tourner, soit en remplaçant l'organisme vivant par la machine, soit en modifiant cet organisme de façon qu'il ne présente plus de réactions spécifiques. »³⁵ Sur le plan stratégique, la résonance de cette remarque avec la prophétie de Westmoreland, déjà citée, est pour le moins saisissante : il s'agissait en effet pour ce dernier, on se le rappelle, de [Recevoir et applaudir] les développements qui [remplaceraient] partout où ce [serait] possible l'homme par la machine. » La boucle de la Technique devenue reine se referme donc bien sur un posthumanisme stratégique. Une telle réification ne peut avoir pour corollaire qu'une extrême spécialisation, « cette lame tranchante de la spécialisation » qui, selon Jacques Ellul, « est passée avec un crissement de rasoir dans la chair vive, [et] a tranché le cordon ombilical qui liait les hommes entre eux et à la nature. Cet homme ne peut plus entendre son voisin parce que son métier est toute sa vie et que la spécialisation de son métier l'a jeté dans un univers fermé : non seulement il ne comprend plus le vocabulaire, mais aussi bien les raisons profondes de l'autre. »³⁶ À quoi aboutit cette séparation voulue par une Technique désormais productrice de normes autonomes ? À la perversion de la dialectique stratégique, par imposition d'un oxymore redoutable, « l'outil stratégique », forme ultime de la spécialisation militaire parfois décrite bureaucratiquement – et justifiée techniquement – au nom du « recentrage sur le cœur de métier ».

ANTISTRATÉGIE : LE REPLI TECHNICIEN SUR LE CŒUR DE MÉTIER

Le rapport entre Technique et Stratégie, via les analyses entrecroisées de Coutau-Bégarie et d'Ellul, nous renvoie finalement aux manières qu'a le stratège d'analyser les rapports entre sa mission et ses moyens. Mais aussi aux conditions optimisées du dialogue que ce « technicien », souvent ramené à son « cœur de métier », peut assumer en tant que conseiller du décideur politique.

Une très bonne illustration de la perversion antistratégique qu'est la dialectique technicienne du « cœur de métier » se trouve – entre autres – dans deux anecdotes singulières rapportées par Hew Strachan dans son indispensable *Direction of War*, paru en 2013. La première concerne Paul Bremer, le proconsul américain chargé de superviser la démocratisation de l'appareil d'État irakien après l'invasion de 2003. Celui-ci, en arrivant à Bagdad, déclare que sa mission est politique, et qu'il laisse au général Ricardo Sanchez la charge de la guerre. Lorsque Bremer en vient finalement, les difficultés s'accumulant, à demander

³⁵ Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, op. cit., p. 123.

³⁶ *Ibid.*, p. 121.

au même général les détails de son plan tactique, celui-ci, arc-bouté sur le dogme d'une séparation qui lui convient tout à fait, lui répond avec aplomb : « Arrêtez-vous là, Monsieur. Non, je ne vous donnerai pas les détails de notre plan tactique. »³⁷ De la même manière, Strachan décrit une administration américaine si empressée à garder les militaires hors du champ politique que cet impératif de spécialisation finit en retour par être intériorisé par les plus hauts responsables opérationnels américains. Le général Tommy Franks, commandant suprême de l'opération *Shock and Awe* de 2003, s'adressera ainsi à Paul Wolfowitz, l'un des adjoints du secrétaire à la défense d'alors, Donald Rumsfeld : « Tenez Washington concentré sur la politique et la stratégie (sic). Et foutez-moi la paix pour conduire seul la guerre. »³⁸ Peut-on imaginer plus anti-clausewitzien que cette séparation entre guerre et stratégie ? Maîtrisant techniquement leur art, les généraux Sanchez et Franks semblent en avoir évacué toute dialectique et toute théorie. Asservis aux exigences spécialisées d'une technique autoréférentielle, ils se sont mués en *antistratèges* : matériellement efficaces, tactiquement virtuoses, ils revendiquent et défendent pour eux-mêmes un analphabétisme politique qu'ils imaginent sans doute vertueux. Leur principale revendication devient celle des moyens : « Nous ne nous préoccupons pas des fins du Politique », semblent-ils dire. « Tout ce que nous exigeons, c'est qu'il nous donne les moyens de notre mission. »

Il serait imprudent de croire que cette séparation concerne la seule culture stratégique américaine. Créateur de l'École supérieure de guerre française définie par la loi sur les états-majors du 20 mars 1880, le général Lewal, dans son *Introduction à la partie positive de la stratégie*, publiée en 1892, se fait, et de manière véhémement, l'apôtre d'une séparation presque totale entre stratégie militaire et direction politique. La devise de ce théoricien adepte de la méthode rationnelle pourrait être « à chacun son métier »³⁹ : la stratégie n'est pas un art, mais une science : « Clausewitz (...) affirme le mélange de la politique et de la stratégie. Il prétend même que la guerre est un acte politique ou une manière plus énergique d'exprimer la pensée politique. (...) Cette assertion si formelle du maître est pourtant fautive ; aussi est-elle nettement condamnée par son plus éminent disciple, le maréchal de Moltke : « La stratégie, écrit-il, est dans son action tout à fait

³⁷ Hew Strachan, *The Direction of War. Contemporary Strategy in Historical Perspective*, Cambridge University Press, 2013, p. 20.

³⁸ *Ibid.*, p. 217. Dans le même ordre d'idée, on se référera avec intérêt à Derek S. Reveron, Nikolas K. Gvosdev, et Mackubin Thomas Owens, *US Foreign Policy and Defense Strategy : The Evolution of an Incidental Superpower*, Washington, Georgetown University Press, 2014, qui fait du Goldwater-Nichols Act de 1986 le responsable de la séparation trop étanche entre politiques et militaires dans la stratégie américaine contemporaine.

³⁹ Colonel Alain Bernède, préface à Jules Lewal, *Introduction à la partie positive de la stratégie* [1892], Paris, Economica, 2002, p. 29.

indépendante de la politique ; c'est en cherchant à obtenir le plus possible avec les moyens qui sont à sa disposition qu'elle répond le mieux à ce qu'on attend d'elle. »⁴⁰ Ce qui fait se pâmer d'aise le général Lewal : « Admirable lignes de bon sens et de vérité, écrit-il. (...) Les obligations de la guerre, complètement modifiées, réclament désormais l'émancipation de la stratégie de toute ingérence politique. »⁴¹

On remarquera que la définition de Moltke est dominée par l'idée de *rendement*. Elle pose problème du point de vue dialectique. La notion de proportion est-elle plus satisfaisante pour penser les rapports entre le technicien militaire et le décideur politique ? Lorsque, dans l'un des nombreux aphorismes qui lui sont attribués, De Gaulle énonce ainsi (à propos de Napoléon) que « *La proportion rompue entre les moyens et le but, les combinaisons du génie sont vaines* »⁴², le sujet est certes approché. Mais, en dépit de son élégante concision trahissant les heures passées à traduire le *De Bello Gallico* chez les Bons Pères, cette formule célèbre s'échappe-t-elle réellement de l'orbe technicien ? Si l'on reprend les termes utilisés, on comprend qu'il suffirait en somme de moyens mieux ordonnés au but choisi pour que l'équation stratégique s'équilibre. Une question demeure néanmoins dans l'ombre : qu'en est-il du *but lui-même* ? Devient-il porteur de sens au simple prétexte que les moyens dont il se dote sont mis en proportion avec les fins qu'il reflète ? En d'autres termes, une mauvaise stratégie se trouve-t-elle justifiée – ou absoute – au prétexte qu'on lui fournira la technique et les moyens matériels lui permettant d'incarner efficacement les calculs faussés sur lesquels elle reposait ? Sans doute pas, et l'on pourrait juger qu'en passant rapidement sur la nature de l'objectif, ce type de raisonnement reste au fond prisonnier de la seule stratégie des moyens. Concernant Napoléon, la faute, malgré ce que suggère De Gaulle, tient moins à la *disproportion* qu'à la *démésure*. Aussi utile soit-il, l'appel à l'équilibre *technique* contenu dans sa formule doit donc être complété. La question ne peut pas seulement être celle de la *proportion* entre le but et les moyens (Combien de soldats pour envahir la Russie en 1812 ? Pour démocratiser l'Afghanistan après 2001 ?) ; elle doit devenir celle du *sens* de l'action (Fallait-il franchir le Niemen en 1812 ? Rester en Afghanistan après 2001 ?). Pour cette raison, et parce qu'elle se place une catégorie stratégique au-dessus de l'aphorisme qui vient d'être discuté, c'est une fois de plus à l'observation de Clausewitz qu'il faut directement se référer pour retrouver un terrain

⁴⁰ Jules Lewal, *Introduction à la partie positive de la stratégie* [1892], *op. cit.*, p. 57.

⁴¹ *Ibid.* On notera qu'à la fin de sa carrière, Lewal consacrera une biographie stratégique à Moltke. Voir Jules Lewal, *Le Maréchal de Moltke organisateur et stratège*, Paris, L. Baudouin, 1891.

⁴² Propos recueillis par André Malraux dans *Les Chênes qu'on abat*, Paris, Gallimard, 1971, p. 107.

plus ferme : « *Le premier, le plus important, le plus décisif acte de jugement qu'un homme d'État ou un commandant en chef exécute consiste dans l'appréciation correcte du genre de guerre qu'il entreprend, afin de ne pas la prendre pour ce qu'elle n'est pas et de ne pas vouloir en faire ce que la nature des circonstances lui interdit d'être.* »⁴³

CONCLUSION

Pour le stratège, la notion de technique, tout comme la notion de « système » qui lui est si proche, ne sont nullement mauvaises en elles-mêmes.⁴⁴ C'est bien la raison pour laquelle Coutau-Bégarie, lecteur scrupuleux d'Ellul, décorrèle la technique de la question du machinisme, et ne voit pas d'inconvénient dirimant à ouvrir heuristiquement la stratégie aux apports de la théorie générale des systèmes. Reste qu'une technique qu'on laisserait générer sa propre rationalité stratégique risquerait de finir par brouiller l'appréciation correcte du « genre de guerre » entrepris par le Politique, si du moins ce dernier s'en remettait exclusivement à elle pour évaluer l'opportunité d'une intervention. Ainsi que le note Edward Luttwak, « *Les limites du niveau technique de la stratégie ne sont pas arbitraires (...) Les chercheurs et les ingénieurs participant aux développements des armements (...) n'ont ni la compétence, ni le pouvoir de décider si les innovations techniques doivent être acquises aux dépens des autres priorités militaires.* »⁴⁵ La technique énonce, sur la base d'une équation matérielle, qu'une armée *peut* intervenir. Elle est en revanche structurellement incapable d'énoncer si elle le *doit*, non pas du point de vue juridique ou moral, mais du point de vue politique. Pour cette raison, la spécialisation technique est un piège mortel pour le stratège, parce qu'elle nie sa vocation – généraliste, c'est-à-dire appuyée sur une culture *générale* – à commenter la dimension politique de la stratégie. C'est la raison pour laquelle Coutau-Bégarie, dans « *Humanisme et pensée stratégique* », s'appuyant sur le concept d'« *humanisme technique* » em-

⁴³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Livre I, ch. 1, Paris, Éditions de Minuit, 1959.

⁴⁴ Voir, dans le présent numéro de *Stratégie*, le beau développement du CV Audrey Hérisson sur Simondon.

⁴⁵ Edward Luttwak, *Le Grand livre de la stratégie* [*Strategy, the Logic of War and Peace*, 1987], Paris, Odile Jacob, 2002, p. 143-144. Il est vrai que le même se résigne à constater en la matière une dérive de plus en plus prononcée, trouvant pour l'occasion des accents presque elluliens : « *Sur le navire de l'État, les responsables politiques tiennent toujours la barre et les militaires obéissent à leurs ordres, mais les chercheurs et les ingénieurs ont pris le contrôle de la salle des machines, et ils propulsent l'embarcation vers une destination inconnue.* » (*Ibid.*, p. 151).

prunté à son maître Dumézil⁴⁶, juge en fin de compte que « *N'importe quel penseur militaire peut mériter le titre d'humaniste, s'il accepte de procéder de manière raisonnable, non dogmatique, s'il s'efforce de promouvoir une vision globale de la guerre plutôt qu'une approche desséchante limitée à la seule technique.* »⁴⁷

On pourrait finalement considérer, en repartant de cette ouverture, que le stratège dispose de deux natures (le Politique, le Militaire) inégalement réparties en trois personnes (le Technicien, le Coordonnateur, le Décideur). Première de ces Personnes que tout officier est appelé à s'incarner *successivement* au cours de sa carrière, le *technicien militaire* est détenteur d'une *science*. Lui succède le *coordonnateur opératif*, maître d'un *art*, celui de la décomposition articulée des masses combattantes. En une dernière transformation, ce coordonnateur se sublime à son tour sous les traits du *décideur stratégique*, qui maîtrise les arcanes d'une théorie : appuyé sur les réminiscences de ses deux premiers états, appelé aux plus hautes responsabilités de la Défense, il y poursuit une quête de sens, au service des intérêts supérieur de la nation qu'il s'est donné pour vocation de servir. Devenu conseiller du Politique, il transcende les simples « *voies-et-moyens* » du conflit par la réconciliation de la science, de l'art et de la théorie stratégique, tout en restant ouvert, en conduite, aux inflexions manœuvrières nécessaires à l'atteinte de ses objectifs sur le terrain. Dans cette catégorisation, la technique vient en dernier : elle s'épanouit dans l'ordre des moyens, elle peut inspirer certaines voies opératives, mais elle ne saurait à elle seule porter un sens politico-stratégique : *la faculté de produire des fins autonomes doit lui être déniée*. Ce contre quoi mettent en garde Coutau-Bégarie et Ellul, le premier s'étant nourri du second, c'est bien en fin de compte le danger d'une aliénation du sens, prélude à un aveuglement désastreux pour la liberté d'action politique. « *Le reproche fondamental qu'Ellul adresse à la technique, ainsi que l'observe Jean-Pierre Jézéquel, est celui d'entraver la liberté de l'homme.* »⁴⁸ Ce reproche, Coutau-Bégarie le transpose à la stratégie, en montrant que la technique, systématisée de manière abstraite et autoréférentielle (comme en témoigne en partie la RMA) aboutit à entraver la liberté d'action et la lucidité du stratège, volontairement enfermé dans la spécialisation d'un « *cœur de métier* » qui l'empêche de remplir ses obligations de conseiller éclairé du Politique, dans le

⁴⁶ Georges Dumézil, « Discours pour la réception du prix Cino del Duca », dans Hervé Coutau-Bégarie, *L'Œuvre de Georges Dumézil*, Paris, ISC-Economica, 1998, p. 188.

⁴⁷ Hervé Coutau-Bégarie, Bruno Colson, *Pensée stratégique et humanisme : de la tactique des Anciens à l'éthique de la stratégie*, Paris, ISC-Economica, 2000.

⁴⁸ Jean-Pierre Jézéquel, « Jacques Ellul ou l'impasse de la technique », *Revue du MAUSS permanente*, 6 décembre 2010.

cadre de la dialectique des volontés utilisant la force pour régler leur conflit.

Bien que certains responsables opérationnels, sous des prétextes de neutralité et d'efficacité, aient aujourd'hui intériorisé le désastreux oxymore qu'est l'expression « *outil militaire* », on peut considérer que la très grande majorité des officiers français demeurent heureusement pénétrés du bien-fondé de la hiérarchie stratégique qui fait de la technique la servante du sens politique de l'action, et jamais sa maîtresse. L'enjeu des années à venir est sans doute que ces responsables opérationnels trouvent plus souvent les mots justes pour convaincre les décideurs politiques des vertus de cette hiérarchie. En ce sens, la qualité principale du stratège demeure le courage moral, lequel n'est, selon Clausewitz, que l'autre nom du sens des responsabilités. Il ne saurait disparaître sous le masque neutraliste du technicien, et cela justifie parfaitement, au nom complémentaire de la proportion et du sens, de porter lorsqu'il le faut une contradiction argumentée au décideur politique au nom de la rationalité stratégique de l'action de force. S'il existe une « *bonne* » systémique transposable en stratégie, comme le croyait Hervé Coutau-Bégarie, sans doute est-ce à ce point d'articulation décisionnelle qu'elle trouve sa place la plus naturelle, en contribuant à ce que la lucidité stratégique raffermisse l'impératif dialectique qui gouverne le *Cedant arma togae*.